

UNE CONFERENCE

(Ülstyr Wadelkrantz I)

Philippe Chignier

267 chemin du divin

69480 Anse

06.67.99.57.99.

philchignier@gmail.com

AVERTISSEMENT

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe. Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori. Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non-respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

Une conférence

Sous-titre : Ülstyr Wadelkrantz I

Personnages :

- Le ou la conférencier(e).
- Anaïs, une assistante, rôle muet.
- Le cadreur ou la cadreuse, rôle muet.
- Une voix off.
- Des figurants pour la partie filmée du spectacle.

PRESTO

Lorsque le public entre dans la salle, la scène est surmontée par un écran qui duplique une partie de la scène : une table avec un long micro, une bouteille d'eau et un verre, et derrière la table un fauteuil de bureau. Plan fixe.

On laisse le public s'installer. Puis l'assistante vient tapoter le micro, faire un essai de son. On aperçoit à l'écran une partie de la personne : taille, ventre ou jambe, main ou visage, selon ses mouvements et le cadrage du plan fixe. Le micro fonctionne. La personne sort, surtout sans un regard pour le public.

Entre le conférencier ou la conférencière sans un regard pour le public. Sa tenue terne est rehaussée par un élément coloré : par exemple cravate aux motifs érotiques pour un homme, chapeau à plume pour une femme, ou inversement.

(Il serait bon que de maigres applaudissements viennent du public).

Il (elle) est muni(e) d'un porte-documents en cuir souple qui fut jadis beau et conserve le charme des objets qui se sont faits à notre main. Il s'assied. Se cale, cherche une position confortable. Il ouvre son porte-documents, en sort une liasse de papiers qu'il feuillette et sépare en trois tas. Tout ce que fait le conférencier est dupliqué sur l'écran car il est filmé en direct (plan américain).

Il regarde alors le public. Raclement de gorge. Puis sourire lent, long et vague. Retour au porte-documents. Il en sort un petit réveil bon marché qu'il place sur la table. Retour aux liasses de papier. Son de gorge accompagnant la lecture diagonale de quelques §. Hésitation sur un passage. Retour au porte-documents d'où il extrait un stylo, grand geste par lequel il biffe le passage en question. Regret, puis rire à peine extériorisé. Se tourne vers le cadreur et la caméra, aparté :

- C'était inutile, n'est-ce pas ? Je ne pouvais pas...

La phrase à peine audible n'a pas été saisie par le micro. Retour de l'assistante qui vérifie le fonctionnement du micro. Regard entre l'assistante et le conférencier, sourire. Bruit de micro, l'assistante ressort.

Voix off : Deux minutes.

¹ Par commodité, on admettra que tout ce qui concerne le conférencier ou le cadreur sera écrit au masculin mais peut s'appliquer à un personnage féminin.

Le conférencier consulte le réveil, fait un réglage. Saisi d'une idée soudaine, il se lève, s'adresse au cadreur, ils discutent à voix basse, et sous l'œil de la caméra qui le suit, le conférencier remballé dans son porte-documents les trois liasses de papiers, le stylo, le réveil, et emporte aussi le verre et la bouteille d'eau. Il sort de scène sans un regard pour le public, suivi par le cadreur. Seuls demeurent les spectateurs (peut-on supposer).

L'écran s'éteint quelques secondes. L'assistante revient, emporte la table puis la chaise.

La scène est vide. Ce qui suit (1^{ère} partie de la conférence) ne sera perçu depuis la salle que par transmission vidéo.

1^{ère} partie de la conférence

Retour de l'image à l'écran. La chaise (vide), la table et le micro sont disposés en plein air. Panoramique sur une clairière où sont réunies quelques personnes, autour de ce qui ressemble à un tronc d'arbre nu. Zoom sur le tronc d'arbre.

Soleil. Belle journée d'été où quelques personnes assises ou allongées dans l'herbe de la clairière écouteront la conférence qui débute donc en plein air.

Retour à la table et à la chaise. Le conférencier prend place.

Rituel du positionnement du siège, des liasses de papier, du stylo et du réveil. L'assistante vérifie le fonctionnement du micro, on l'entend depuis la salle. Le conférencier murmure quelque chose à l'oreille de l'assistante qui acquiesce et sort. Le conférencier met sa main en visière et adresse des signes amicaux aux spectateurs de la clairière. Sourire lent, long et vague.

Retour en bordure d'écran de l'assistante qui met en place un parasol destiné à abriter le conférencier dont on distingue plus mal le visage. Ajustement du dispositif. Sortie de l'assistante.

Voix off : Dix secondes. Cinq, quatre, trois, deux, à vous.

*Le conférencier chausse ses lunettes. Regarde à gauche et à droite, puis ses notes :
Bonjour.*

On entend de maigres applaudissements.

Je vous remercie d'être venus, d'avoir affronté le soleil. Si je vous remercie, ce n'est pas pour moi, ce n'est pas moi qui vous remercie, mais c'est bien Ülstyr Wadelkrantz qui par ma voix vous adresse son amitié. Un de ces signes discrets dont il avait le secret et dont il aimait à réjouir ses amis et ses fervents admirateurs.

Brèves mimiques pouvant s'apparenter à des tics de visage.

J'aurais aimé partager avec vous cette belle journée. Hélas, vous savez sans doute que je dois remettre ce soir le prix Wadelkrantz dans les locaux de sa fondation parisienne. Je ne peux pas me permettre de manquer le train de 17h08, aussi limiterai-je mon intervention à une demi-heure, afin de ne pas dépasser les limitations de vitesse qui nous sont imposées sur ces routes de campagne que Ülstyr Wadelkrantz a si fréquemment parcourues.

Lui qui savait allier vivacité, vigueur et nonchalance, il avait en effet l'habitude d'arpenter les chemins de ce beau pays tantôt de son pas souple, tantôt à bicyclette, car nous n'oublions pas que dans sa jeunesse, l'artiste que nous honorons fut aussi un grand marcheur et un grand rouleur. C'est pourquoi, alors que cette conférence était prévue à l'intérieur de la salle Wadelkrantz, j'ai éprouvé le besoin de vous parler de lui en plein air, au cœur même de cette nature qu'il affectionnait. Afin de mieux sentir le souffle vivifiant de son art, afin que lui-même vous parle mieux par ma voix.

Qui était-il ?

Il se penche alors sur ses notes et il serait bon que le comédien lise vraiment certains passages, avec les hésitations inhérentes à cet exercice lorsqu'il n'est pas préparé.

Je ne vous ferai pas l'injure de retracer par le menu une biographie que nous connaissons tous. Je rappellerai seulement qu'il était né Jean-Marc Germain, fils de Germaine Lacroix et de Marcel Germain, qu'il ne connut jamais. En effet, son père garde barrière fut emporté dès les premiers bombardements de mai 1940, et c'est Germaine Germain qui éleva seule, dans les temps de débâcle et aux heures sombres de l'occupation, le jeune Jean-Marc. Sa mère à qui l'enfant, puis l'adulte qu'il devint, voua un culte qui ne fut pas toujours partagé. En effet, faut-il rappeler que sa mère fut tondu fin 44 pour les raisons que nous connaissons tous... ? L'enfant qui n'était alors âgé que de 6 ans en conçut une rage que rien n'aura pu éteindre.

Temps. Geste.

Guerre et paix, rage et sérénité, cri et silence, mouvement et hiératisme, voici quelques-unes des contradictions existentielles qu'Ülstyr Wadelkrantz est parvenu à subsumer par son art. (*Geste pour « subsumer »*). Non pas dans une démarche dialectique que tout son être récuse, encore moins par l'élaboration d'une esthétique – ou de tout autre instance suprasensible - dont sa vie entière est un clair refus, mais dans l'affirmation la plus haute de ce qu'il finira par nommer, au point ultime de son évolution, « Le pas statique ». (L'unique occurrence de ce terme, pourtant essentiel dans l'approche de cet œuvre, figure dans les actes du colloque de Copenhague 1973).

Ce concept, qu'il applique dès avant d'en donner une formulation verbale, joue évidemment sur la polysémie du mot « pas ». Le « pas », c'est l'élément premier de la marche. (*Geste*). C'est en quelque sorte l'unité de mesure de la geste humaine. Mais cette affirmation primordiale désigne aussi la négation (*geste*). Tout Wadelkrantz est dans ce mouvement immobile du pendule (*geste de métronome à partir du coude*) où l'enracinement de la base s'allie au mouvement perpétuel de la canopée. Ce qu'il nommera bien plus tard, lorsqu'il aura recouvré la parole : « le dialogue du chêne et du roseau ». Mais n'anticipons pas.

Brève coupure du micro, paroles muettes. Le micro fonctionne à nouveau, reprise du discours.

Ülstyr n'est pas né muet, fort heureusement (*bis ; ter ; quater : l'image saute et la phrase se répète plusieurs fois avant d'enchaîner sur la suite*). Il l'est devenu lorsqu'il a assisté à sa première tonte. Au hasard de ses courses à bicyclette parmi les pâtures de cette belle région, il assiste en 1947 – il n'a pas encore 10 ans - à la tonte des brebis dans une bergerie. Cela éveille-t-il en lui d'insupportables souvenirs ? Toujours est-il qu'à compter de ce jour il se tait. Farouchement. A la violence du monde il oppose un silence concentré. Adolescent, il ne s'exprimera plus que par des bêlements entrecoupés de sanglots. « Rage et sérénité, cri et silence, mouvement et hiératisme » nourrissent son moi profond tandis qu'il élabore son œuvre. Ou devrais-

je dire, tandis que son œuvre s'élabore secrètement dans le silence des mots et le déchirement du cri.

Geste du silence concentré et bêlement puissant.

Hélas, le pire est à venir. Sa mère, accablée par l'ostracisme de ses concitoyens, s'épuise jour et nuit à assurer les fonctions de garde-barrière qu'elle assume désormais seule. Les automobilistes à l'arrêt devant le passage à niveau ne manquent pas de lancer injures et quolibets à l'adresse de la malheureuse, lorsque ce ne sont pas des menaces ou des détritrus. « Va te faire enculer chez les boches » est la phrase qui berce les jeunes années de ce fils d'employés de la Société Nationale des Chemins de fer Français. La charmante maisonnette se voit souillée de graffitis obscènes et malgré le soin que Germaine Germain née Lacroix apporte à son ménage, les rebuts les plus divers s'entassent dans la courette et le jardinet désormais voués à l'abandon. Et dans le silence des nuits s'élèvent les cris de l'enfant.

Puissant bêlement.

Epuisée nerveusement, madame veuve Germain est placée en maison de santé où elle finira ses jours 19 ans plus tard, sans revoir son fils. Quant à lui, il est recueilli, après un bref séjour en foyer, par des fermiers des environs. Ceux-là même qu'il avait vu tondre leurs ovins quelques années auparavant. Il y exerce les tâches les plus viles mais s'initie à diverses techniques, dont celle de la tronçonneuse qui plus tard constituera la base de sa dernière méthode artistique.

Embarras de coquetterie :

Je crains que le terme de méthode ne soit pas adéquat. Vous savez qu'il indique la voie à suivre, « méta odos », le cheminement. Or le jeune Jean-Marc, s'il chemine parmi sentiers et pâturages (« peut-être irons-nous, le fusil à la main, chercher notre pitance dans les ruines herbues de notre civilisation » imagina Baudelaire : *Fusées* 1862) le jeune Jean-Marc disais-je, ne progresse pas : tout au plus peut-on affirmer que ses bêlements intempestifs s'espacent, s'amenuisent, en raison sans doute de l'épuisement qui le caractérise à cette époque. Il dort dans une sous-pente au-dessus de la bergerie et mâchouille la paille de sa litière pour conjurer les cauchemars qui le

hantent. Puis fourbu, il s'endort en gémissant. Il s'adapte au rythme du troupeau. Mais fondamentalement, il demeure étranger.

Léger temps où plane la notion d'étrange, d'étrangeté...

« En étrange pays dans son pays lui-même », si je puis me permettre de paraphraser en de telles circonstances le poète résistant Louis Aragon.

Le conférencier se sert et boit un verre d'eau.

Il fait chaud, n'est-ce pas ? A la vôtre. Où en étais-je ? Oui, j'ai un train à 17h08, figurez-vous. Je ne voudrais pas le manquer. Je resterais bien ici, remarquez, mais il y a cette remise de prix...*(accélérant soudain)* : précisément, c'est par une journée d'été semblable à celle-ci, ensoleillée, torride, que le chemin du pâtre croise celui d'Arnold Latour-Zimmermann. Le grand poète suisse, esthète et collectionneur, en villégiature dans la région, s'étonne d'entendre le jeune homme murmurer un bêlement à l'unisson du troupeau qu'il accompagne.

(Bêlement bouche fermée, de gorge).

Il lui tient alors à peu près ce langage : « est-ce vous qui bêlez, jeune homme ? »

Et le jeune homme, il va en effet sur ses 18 ans, lui répond : « Va te faire foutre ».

(Balayant l'objection de la main). L'expression est certes triviale, mais ce sont les premiers mots intelligibles qu'il prononce depuis près de 10 ans, et le témoignage de celui qui deviendra son protecteur ne laisse aucun doute. Latour-Zimmermann, dans l'ouvrage qu'il consacrera au souvenir de leur rencontre –« Du nadir au zénith », publié aux éditions « Hic et Nunc »- ajoute ceci :

Recherche du bon feuillet pour lire la citation.

Page 42 de l'édition française rééditée après la mort de ...bref, voici :

« Tel un nouveau Jason, le jeune homme aux boucles blondes tira de ses guenilles un objet amolli, sans couleur et sans forme définissables, un peu poisseux, qu'il étira entre ses doigts réunis en peigne. Je pris cela d'abord pour de l'étoffe, puis

j'imaginai une quenouille de laine grasse. Comme je me baissais pour mieux voir, il m'en flagella le visage et je réalisai qu'il s'agissait ni plus ni moins que d'une espèce de scalp, poivre et sel, passablement décoloré. Le parfum qui en émanait réunissait l'alacrité de l'urine et des sueurs inguinales, le musc des ivresses axillaires et la sécheresse du vieux crin. Ce lambeau de chevelure, que le monomane de Maupassant eût conservé pieusement dans un tiroir, voici que ce jeune héros le portait à même la peau, nouvelle toison d'or sous ses haillons d'argent. » Et caetera, et caetera...

(Geste avec les lunettes, ôtées, remises. Chaque fois qu'une page est lue, le conférencier s'en débarrasse et l'assistante la récupère et la classe).

Je passe les détails par lesquels Latour-Zimmermann obtint que son protégé quittât sa famille d'accueil et comment il lui fit découvrir le monde. J'en avais noté quelques-uns, très intéressants, mais j'ai un train à 17h08, alors... Je vous renvoie à son ouvrage de souvenirs, déjà cité. Je vous laisserai les références.

(S'adressant hors cadre) : Vous vérifierez, Anaïs, qu'elles figurent bien dans la plaquette. *(Au public)* : J'ai fait éditer le texte de la conférence, 12€ : vous aurez toutes les références. Les compléments aussi, des bonus comme on dit aujourd'hui, mais j'abrège : le temps presse.

Il fait vraiment très chaud.

S'éponge, boit de nouveau.

Venons-en à l'émergence de l'artiste.